

15 OCTOBRE 2024 / EGPE /ATELIER PHILO 1 : La tolérance (verbatim)

■ Pour moi, la tolérance commence par le respect de l'autre, dont on accepte les différences, qu'on ne juge pas, auxquelles on ne se compare pas, auxquelles on n'impose pas ses idées, ses croyances. On accueille l'autre sans préjugés. On est ouvert sur ce monde qui n'est pas le nôtre.

■ Dans ce que vient de dire à Annick, je retiens « On accueille l'autre ». La tolérance, pour moi, c'est une ouverture à l'autre. Respecter l'autre, ce qui a déjà été évoqué, considérer l'autre, accepter ses idées, accepter sa différence. Et être intolérant, c'est ne pas accepter, c'est le rejet de l'autre. « C'est moi qui sais mieux que l'autre, j'ai raison ».

■ L'esprit d'avoir raison, c'est très développé, ça fait partie du cartésianisme qui fait que 2 et 2 font 4. On est sûr d'avoir raison. J'analyse aussi l'intolérance devant la multiplicité des cultures, la diversité des êtres humains. On est tous bâtis différemment et on trouve vite des écueils dès qu'on se tourne un peu vers les autres cultures qui viennent à nous. Aux autres cultures, puisque la société se mondialise et on fait appel notamment aux immigrés, il y a un grand mouvement international de déplacements de professionnels. Normalement, ça devrait nous donner un point de vue bien relativiste sur toutes les cultures, sans doute. Ça marche pour une partie, mais l'esprit cassant du relativisme cartésien avec une logique bipolaire, c'est oui ou non, ne permet pas de faire dans la nuance. Il y aurait une culture de la nuance à rétablir et qui disparaît.

■ La première idée qui m'est venue à l'esprit, c'est sortir de sa culture, de son milieu, prendre un peu de hauteur et essayer de faire tomber nos propres jugements pour mieux comprendre l'autre et l'accepter. En même temps je me dis qu'il doit y avoir des limites à la tolérance. Je ne sais pas comment ça peut être pris, mais on ne peut pas être tolérant tout le temps, on est tolérant pour les choses qui nous semblent belles et bonnes. Mais il y a des choses qu'on ne tolérera pas. Quelles sont les limites de la tolérance ?

■ C'est un vrai sujet parce qu'il y a tellement de choses qui se passent. Même si on essaie de tout accepter, il y a vraiment des réactions spontanées qui font qu'on ne peut pas effectivement tout accepter. C'est très intéressant de parler des limites de la tolérance.

Quand on entend limites de la tolérance, pour moi la question est de savoir où mettre le curseur parce que ce n'est pas évident. Déjà si on est dans une relation à 2, c'est bien de connaître ses propres besoins, ses propres limites de manière à ne pas être, peut-être, envahi par l'autre ou par les autres. Pour moi, c'est un peu compliqué cette notion de limite. Et si je reviens simplement aux tolérances, il y a quand même au départ pour moi, d'être d'égal à égal et avoir cette considération pour l'autre qui est finalement un même que moi quelque part. Et ce n'est pas toujours évident de ne pas juger l'autre, de ne pas se mettre parfois en position supérieure par rapport à l'autre. Être parfois un « Monsieur Je sais tout » par rapport à l'autre qui peut paraître un « Monsieur je ne sais rien ». Donc ne pas avoir cette position de dominant/dominé, c'est ce que ça m'évoque au niveau de la tolérance.

■ Récemment, on a parlé de ces couples qui étaient divisés sur la question politique, ce qui pouvait créer des ruptures. Il faut quand même savoir rabattre certaines choses, discuter, mais peut-être ne pas aborder certains sujets et de rappeler tout ce qui nous unit plutôt que tout ce qui nous divise, du point de vue de la société, c'est un peu pareil.

■ Je me pose la question de jusqu'où la tolérance. Ce n'est pas du tout dans le but de me dire que je suis meilleure qu'un autre ou qu'une autre, mais si par exemple, quelqu'un trouve normal de battre ses enfants, est-ce que je vais le tolérer au motif qu'il a une culture différente, et cetera. Est-ce que je vais le tolérer ? C'est un sujet, mais ça peut être la même chose pour d'autres sujets. C'est vrai

qu'on associe souvent la tolérance à des aspects religieux. Bien entendu, on respecte ses voisins, nos amis, nos collègues qui ont une religion différente. On y arrive, mais pour d'autres sujets, je trouve qu'il faut parfois savoir dire non, je ne suis pas du tout d'accord, je trouve ça choquant. On peut argumenter, échanger, et cetera, avoir un débat, mais on ne peut pas toujours être tolérant.

En effet, on ne peut pas être tolérant pour tout. Comment on peut trouver les limites, c'est difficile à définir. Parce que ça dépend de la culture, ça dépend de notre mode de vie, ça dépend de nos croyances, ça dépend de plein de choses. Effectivement, on ne peut pas toujours être tolérant.

Est-ce que ça engendre le fait d'oser le conflit avec l'autre ? Oser le conflit et intervenir par rapport à un comportement qui va être négatif, qui va justement être loin du vivre ensemble. Philippe abordait le thème du vivre ensemble et donc la tolérance est importante par rapport au sens large. Mais, est-ce qu'actuellement dans cette société, nous ne sommes pas trop tolérants par rapport à des comportements qui nous paraissent finalement intolérables, que ça soit par rapport aux enfants, que ça soit par rapport aux femmes, que ça soit dans le domaine de la politique, dans de nombreux domaines en fait. Pratiquement tous les jours, on a un fait divers qui relate ce genre d'intolérance ou de non-respect des individus, sans aller jusqu'au crime, bien sûr. Ça peut être des petites invectives dans le métro où les gens sont extrêmement réactifs. Peut-être sommes-nous trop dans l'émotionnel, je ne sais pas. Mais on peut se demander quelles conséquences mon comportement va-t-il entraîner ?

■ Dans la société française par exemple, il y a le respect sur les moments historiques, par exemple, sur l'intégrité de la personne physique. On ne peut pas tuer ou blesser quelqu'un, donc il y a toutes sortes de domaines sur lesquels le curseur doit être placé. Il y a certaines actions délétères qui sont justifiées par des théories complètement fautives, régressives, en référence à des destructions, des faits historiques, par exemple des nazis. Des actions qui sont produites et qui se développent de façon inadéquate. Ça me fait penser à Spinoza qui disait qu'il faut qu'il y ait des pulsions qui soient justifiées par des raisonnements, quelquefois adéquats et d'autres fois inadéquats. Associer les pulsions, la rage, à une pensée, c'est ce que dit Spinoza, c'est qu'il faut rationaliser les émotions, c'est encore une histoire de curseur.

■ Finalement la société elle nous encadre aussi parce qu'il y a la loi avec un grand « L » qui nous dit ça, c'est permis et ce n'est pas permis. Ce n'est pas valable pour tous les domaines mais ça peut être une petite aide quand même.

■ Pour moi, une des premières limites, c'est la violence. La violence contre les biens, les personnes, et cetera. On a une certaine éthique et l'intolérance ne respecte pas toujours cette éthique.

■ L'intolérance, elle est chez nous vis-à-vis des autres, et puis aussi chez les autres, vis-à-vis de nous. Ça pose la question des singularités de chaque état et de chaque région du monde aussi. Les premiers installés qui sont judéo-chrétiens ici, puis il y a les autres. Il y a une sorte de priorité numérique sur les premiers installés et les plus nombreux, donc il y a toutes les réflexions sur le Wokisme, mais je ne peux pas bien en parler.

Je pense à la malhonnêteté aussi, la tromperie.

■ On se dit que la tolérance c'est réciproque, on se dit je vais être tolérant, mais les personnes que l'on essaie de comprendre doivent aussi être tolérants, c'est à double sens. C'est réciproque.

■ En tournant comme ça, on finit par parler de l'intolérance alors que le sujet était la tolérance. C'est un peu l'époque qui veut ça. QU'est-ce que la tolérance en somme ?

■ Est-ce qu'il n'y a pas aussi cette problématique de la société qui nous pousse toujours à être mieux, plus beau qui valoriser de façon peut-être excessive le fait de réussir sur tous les plans de sa vie, et qui fait peut-être que l'autre est un peu moins important dans nos esprits. C'est ça la tolérance, c'est

savoir que l'autre est important pour moi, mon entourage est important, mais peut-être qu'on est beaucoup moins dans le collectif qu'auparavant. Je pense aux grandes luttes qu'il y a eu en 1936, le front populaire, les soulèvements populaires de 1968, le printemps de Prague ou c'étaient vraiment des élans collectifs. On en connaît maintenant par toutes les manifestations qui sont presque systématiques dès qu'il y a une proposition de droite ou de gauche, ou de je ne sais où, mais qui portent peu leurs fruits. Il y a peut-être une trop grande importance de la personnalisation.

15 OCTOBRE 2024 / EGPE /ATELIER PHILO 2 ÊTRE A SA PLACE (verbatim)

■ Être à sa place, c'est être bien dans sa peau, ne pas se préoccuper du jugement des autres. Être à l'aise dans toutes les circonstances, même si nous n'appartenons pas, au même milieu social, professionnel ou autre. Ne pas hésiter à exprimer ses idées.

■ J'ai limité le « être à sa place » parce que dans le monde, je ne me vois pas du tout, ça me donne le vertige même. Mais dans mon petit monde à moi, être à ma place, c'est être utile. Et j'hésite à le dire, je voudrais être appréciée.

■ L'expression être à sa place m'amuse parce que ça me semble être l'injonction du savoir vivre, ce qui avait une grande importance dans les sociétés anciennes, en 1900 par exemple. Les gens étaient classés par catégories et il y avait des signes très précis qui faisaient qu'on n'était pas en accord avec ce qui était souhaitable. A première vue, j'ai pensé à ça. J'ai lu un ouvrage sur la mythologie gréco-romaine et on y parle de cet excès de tempérament de certains êtres humains. Les Grecs disaient que les Dieux allaient nous punir d'avoir été audacieux et vindicatifs. Jupiter a lâché le déluge parce qu'il était mécontent de l'humanité qui avait donné dans les excès. L'auteur, Lus Ferry, parlait de l'inscription qui était écrite au fronton du temple d'Apollon à Delphes et qui était : « Connais-toi toi-même ». Et en fait, ce n'est pas tellement ce qu'on pense. Ce n'est pas comme Montaigne qui dit : « connais-toi par rapport à la société et sois à la juste place ».

■ Parfois, à certaines périodes, je me dis : « Y-t-il vraiment une place pour moi ? » Il y a un lieu où je me sens bien, à l'aise, un lieu protecteur, ça va être chez moi. Parfois, c'est chez des amis ou à un autre endroit que je vais avoir choisi. Et là, ça engendre un peu cette notion de déplacement, parce que là, je me sens un peu différent aussi. Je peux avoir d'autres points de vue, d'autres comportements, je sais que je ne serai pas jugé. Qu'est-ce qu'être à sa place pour moi, c'est un ressenti. C'est savoir qu'on est accueilli, que je suis accueilli. C'est être présent au Monde aussi, mais vraiment présent, savoir que je suis là et que je suis un peu en éveil à ce qui se passe autour de moi. C'est aussi vraiment fluctuant. Parce que parfois, je me sens vraiment à ma place. Par exemple, je choisis un groupe, je choisis une situation dans laquelle je me sens à ma place. Parfois dans certaines situations, je ne me sens pas du tout à ma place, ça peut être même parfois en famille. Je sens que les conversations ne sont pas pour moi. Dans d'autres situations, je sens que là, ce n'est pas pour moi.

■ Pour rebondir, ça me fait penser à ce syndrome très en vogue en ce moment, le syndrome de l'imposteur. Parce que j'ai déjà vécu cela aussi, c'est à dire qu'il y a des moments où on se dit mais qu'est-ce que je fais là ? Ce n'est pas ma place. Ce n'est pas forcément négatif ou positif, mais je ne suis pas à ma place, je ne connais pas les codes, je ne devrais pas être là. Voilà, ça me fait penser à ce fameux syndrome de l'imposteur que personnellement j'ai déjà éprouvé.

■ Savoir les gens avec qui on est bien, se méfier des mauvais et rechercher plutôt les bons. C'est une philosophie de de vie.

■ Parfois, ça peut être un petit défi parce qu'on est dans un milieu qui n'est pas le nôtre et on fait en sorte d'être à sa place et de s'imposer.

■ Justement maintenant, avec l'expérience des années, peut-être que ça touche la question du choix pour moi. C'est vraiment choisir et me dire : « là j'y vais » ou « là je n'y vais pas ». Alors qu'avant j'aurais été peut-être plus soumis aux propositions des autres sans prendre le temps de me dire : « C'est bien pour toi ou ce n'est pas bien pour toi, si ce n'est pas bien pour toi, tu laisses ». Il y a parfois des impondérables dans la vie professionnelle, c'est parfois difficile de trouver vraiment sa place et là, il y a peut-être la question de savoir s'adapter, de répondre aux codes, même si ce ne sont pas vraiment les nôtres, mais de faire avec parce que c'est un peu une obligation, entre guillemets. Mais maintenant je pense que pour moi, ça relève du choix et de la décision aussi. Je peux décider d'y aller ou non, si ce n'est pas pour moi, je laisse.

■ La société actuelle développe les risques de tomber sur de mauvaises personnes. Les réseaux sociaux font que certains thèmes peuvent nous éblouir et parfois, il faut raison garder.

Effectivement, il y a des milieux dans lesquels on ne se sent pas bien, mais je trouve que ça peut être intéressant aussi de se dire qu'il n'y a pas de raison, je suis comme je suis et on m'accepte comme je suis. Mais effectivement il y a aussi un choix, il y a bien des fois où je dis non, ça ne m'intéresse pas. C'est vrai qu'il y a les 2 côtés, les 2 faces.

■ Je vais juste rajouter, parce que Philippe parlait des réseaux sociaux notamment, qui peuvent nous faire atterrir dans des endroits qui ne sont pas forcément les plus bénéfiques pour nous. Pour moi, ça relève aussi de savoir quelles sont mes propres besoins finalement ? Là je sais, que je n'ai pas besoin d'aller sur les réseaux sociaux, je n'ai pas besoin d'être envahi par ces nouvelles technologies, ces nouveaux progrès entre guillemets ou qu'on fait passer pour du progrès. Donc c'est aussi me situer par rapport à mes propres besoins pour mieux savoir là où je vais, là où je ne vais pas, où j'ai envie d'être à un moment et pas à un autre. Cette notion de besoin finalement m'importe.

■ Ça soulève la question des transfuges de classe dont on a pas mal parlé. Par exemple Annie Ernaux qui avait l'idée d'évoluer de sa classe, de faire une progression sur l'échiquier et qui par ailleurs, pouvait être jugée par le milieu dont elle est issue. Donc est-ce qu'on est dans le sujet, « être à sa place »... Mais vraiment, je pose le problème des déplacements.